

SOUVENIRS D'OUTRE-SONGE

(Extraits du journal intime d'Adélaïde Charlet.)

Vendredi 10 septembre 1897, 21h00

Je me suis réveillée en sursaut au beau milieu de la nuit, haletante et mouillée de sueur, comme si j'avais couru un marathon. Une angoisse me vrillait l'estomac et me serrait le cœur, si bien que je n'ai plus fermé l'œil jusqu'au petit matin. Par chance, Honoré ne s'en est pas rendu compte, car il ronflait comme un bienheureux.

Cette anxiété venue troubler la sérénité de mon sommeil ne résultait pas d'un cauchemar, mais du souvenir désagréable de la soirée d'inauguration de l'hôtel conçu par mon mari.

L'idée que je dois revivre demain une situation similaire, qui plus est sous mon propre toit, et sans que je puisse m'y soustraire, m'est tout bonnement impensable. Non que je ne sois pas contente pour Honoré, ni que je ne veuille pas le soutenir dans ses projets, mais je me sens incapable d'affronter les mondanités qu'il m'impose.

Pourquoi devrais-je endurer ces moments pénibles et souffrir en silence ? Pourquoi devrais-je me montrer docile en toute circonstance sans avoir mon mot à dire ?

Je n'aime plus ma vie à Paris ; en vérité, je crois que je ne l'ai jamais vraiment aimée. Affirmer que j'abhorre tout ce qui y a trait ne serait guère exagéré. Je ne supporte plus la compagnie de ces cuistres trop imbus d'eux-mêmes pour s'apercevoir de la vanité de leurs propos. Leur suffisance et leur mépris à l'égard du peuple qui les nourrit me révoltent. Leur propension à faire de certains vices des vertus me choque. Confortablement assis derrière leurs bureaux marquetés d'or et d'ivoire, ils ne se soucient pas du malheur des autres et ne semblent pas avoir conscience des conséquences inévitables de leurs ambitions égoïstes. L'histoire ne leur a-t-elle rien appris ? En outre, je suis terriblement lasse d'entendre minaudeurs leurs épouses, ces péronnelles rivalisant de frivolité et de sottise méchanceté pour dénier les frustrations qui les tenaillent. Je ne vaudrais guère mieux qu'elles, car je suis moi-même dépitée à bien des égards.

Sans doute me trouves-tu odieuse et arrogante, ô cher journal, mais ta raison d'être n'est-elle pas de recevoir mes confidences, quelles qu'elles soient ? Si je ne pouvais exprimer librement le fond de mes pensées, je dépérirais.

Enfin, je tolère de moins en moins mon statut de faire-valoir. N'ai-je pas le droit d'exister au même titre que mon époux ? Au même titre qu'un homme, d'ailleurs ? Mon baccalauréat ès sciences, je ne l'ai pas volé !

Il me faut cesser d'être hypocrite, autant avec autrui qu'avec moi-même. Quelquefois je me maudis d'avoir arrêté mes études pour me marier, de m'être lâchement pliée à la volonté de mon père. Quant à Honoré, accepterait-il que je me réinscrive à la faculté ? Rien n'est moins sûr, mais je ne devrais pas m'en soucier et sauter le pas.

Toutefois, à bien y réfléchir, je préfère y renoncer et trouver ailleurs la tranquillité pour mon âme meurtrie, loin de la capitale et de son beau monde qui, sous son dôme pailleté, dissimule un berceau de décadence et de dépravation. Je ne vois que laideur dans cet univers urbain. Le bruit, la saleté, la puanteur et l'incurie m'enjoignent de le fuir, moins cependant que la pauvreté et la misère grouillant dans ses ruelles sordides, farcies de tire-laine et de coupe-jarrets.

Mais comment osé-je me plaindre de ma condition alors que des femmes sont forcées à se prostituer pour survivre, et que des enfants en sont réduits à chaparder des fruits sur les étals pour manger ? Quelle société détestable !

Je suis consciente d'être une privilégiée, et peut-être est-ce pour cette raison qu'une culpabilité grandissante me flanque à chaque instant, nourrissant mon sentiment de solitude et mon vague à l'âme.

Pour tenter de distraire mon esprit inquiet, je sortis dès les premières lueurs de l'aube qui peinaient à percer la chape de brume enveloppant Paris. Quelques rais de lumière filtraient à travers cette grisaille précocement automnale, révélant les contours fantomatiques des bâtiments à mesure que je me dirigeais vers la butte Montmartre afin d'y prendre un peu de hauteur.

J'optai pour un banc solitaire, face à la basilique du Sacré-Cœur cernée d'échafaudages, et me plongeai avec une sorte de délectation mélancolique dans la poésie de Verlaine. Encore affectée de sa disparition brutale, je méditai sur ses vers saturniens pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'un soleil radieux eût définitivement balayé les dernières peluches de brouillard. Songeuse, je flânai ensuite sans réel but une bonne partie de l'après-midi, souriant tristement à la vue de quelques couples d'amoureux attirés par le romantisme de la colline.

Combien j'adorerais me promener ici avec Honoré ! Pourquoi ne se montre-t-il pas plus prévenant à mon endroit et plus attentif à mes désirs ? J'ai l'impression qu'il n'a d'yeux que pour son travail. Certes, il est brillant, et je ne souhaite pas qu'il mette un terme à sa carrière ; je lui demande seulement de me consacrer davantage de son temps, si précieux soit-il, car je me sens terriblement délaissée, d'autant plus que je me morfonds de ne pouvoir assouvir ma passion pour les sciences naturelles, entre autres. Je m'ennuie, en effet, et je le juge en partie responsable de mon état. Ne se rend-il pas compte des sacrifices que j'ai consenti à faire en l'épousant ? Ne se pose-t-il jamais la question de savoir si je suis heureuse ? Il m'avait proposé des vacances à la campagne, loin de la frénésie ambiante. Je m'étais réjouie en m'imaginant observer la faune et la flore. L'été s'achève, et il semble qu'il ait oublié sa promesse.

Cette fois-ci, l'amertume me gagne.

C'en est trop.

Cela dit, je m'inquiète également pour lui, car je crains qu'il ne finisse par se brûler les ailes à force d'enchaîner les projets. Il jouit pourtant d'une formidable réputation, et sa dernière œuvre l'a couronné de succès. Pourquoi ne se satisfait-il pas de ce qu'il a et de ce qu'il est ? Quel est le sens de cette ascension effrénée vers des cimes hypothétiques ? Que la fortune et la gloire n'obscurcissent ni son cœur ni sa raison ! Qu'il soit préservé de ces travers qui ont corrompu la plupart de ceux qu'il coudoie !

J'espère réussir à trouver le sommeil, et je prie pour qu'il ne soit interrompu d'aucune manière. Demain, il me faudra être fraîche et dispose pour ne pas ployer.

Selon l'usage, je me contendrai et me montrerai gracieuse et courtoise.

Dimanche 12 septembre 1897, 2h00

Je me trouve dans un tel état d'énervement que je ne parviens pas à m'endormir. Je me suis réfugiée dans le boudoir après m'être querellée avec Honoré. J'aurais aimé m'épancher auprès d'Augustine, mais elle n'a pas eu la patience d'attendre mon retour. Je ne puis le lui reprocher ; sans doute s'est-elle fait un sang d'encre. Pourvu qu'elle ne m'en tienne pas rigueur.

Quelle journée horrible ! Je jure devant Dieu que plus jamais je ne prendrai part à ce genre de mascarade dégoulinante de courbettes aussi obséquieuses qu'hypocrites. Qu'il ne compte plus sur moi à l'avenir pour participer à ses orgies ! Dorénavant, je m'en lave les mains !

Je me levai aux aurores afin de m'apprêter et de régler les derniers préparatifs. Aucun détail ne devait être négligé, il fallait que tout soit parfait, y compris moi, comme si je n'étais qu'un vulgaire objet destiné à flatter l'assistance, une mise en bouche, un hors-d'œuvre que l'on sert avant le plat principal, le seul qui ait réellement de l'importance aux yeux des gens conviés.

Agacée par cette discrimination qui venait de me sauter au visage, je revêtis une robe sobre et passée de mode, sans aucun tralala, et me coiffai d'un chapeau des plus banals. De toute façon, que ma toilette soit sophistiquée ou non, je me savais d'ores et déjà la cible de critiques acerbes et de quolibets.

Nos premiers convives franchirent le seuil de notre demeure vers onze heures. Honoré avait mis les petits plats dans les grands pour recevoir la crème de la haute société parisienne : confrères

architectes, politiciens, dont le sénateur Henri Marquis, avocats et médecins de renom, sans oublier mes beaux-parents qui seraient aux aguets de mes moindres faits et gestes pour s'assurer de ma probité en tant qu'épouse fidèle et dévouée. En somme, une trôlée d'histrions en tout genre venus dans un but uniquement mercantile.

Le pire est qu'Honoré en fait partie ! Quand je pense qu'il a invité des clients éventuels afin de leur lécher les bottes... Mon mari n'est pas un architecte, mais un courtisan d'une cour de tartuffes. Il n'existe pas de métaphore plus adéquate.

Que Dieu me pardonne ma médisance !

Je les accueille comme il se doit, arborant en réponse aux leurs mes sourires les plus mielleux, et retournant leurs compliments avec la même duplicité, mais réfrénant à grand-peine les répliques assassines qui affleuraient mes lèvres...

Que de faux-semblants ! Sans doute aurais-je craqué plus tôt si ma chère Augustine n'était pas venue à ma rescousse. À peine fut-elle entrée dans le salon où avait lieu la réception que sa présence éclipsa la mienne, tous les regards se braquant de concert sur elle. Sa nouvelle toilette, une robe en velours smaragdine, ciselée et ornée de froufrous, imposait une forte cambrure à sa silhouette, de telle sorte que sa poitrine pigeonnante était projetée vers l'avant et son bassin rejeté vers l'arrière. Elle portait un chapeau extravagant, floqueté de rubans et garni de plumes corallines. On eût dit une vedette de théâtre qui assumait pleinement son excentricité. Ses yeux de biche, d'une brillante noirceur, et ses formes sensuelles, avaient le pouvoir d'envoûter n'importe quel mâle de l'assemblée. Je ris sous cape en voyant les visages de mes invitées verdigriser de jalousie sur son passage. Une rumeur s'éleva, chargée d'acrimonie, mais Augustine n'y prêta pas attention. C'était un jeu auquel elle prenait un plaisir non dissimulé.

— Que je suis contente de te voir ! la saluai-je en exhalant un soupir de soulagement, avant de l'embrasser.

— Détends-toi, ma chérie, jamais je ne t'aurais fait faux bond. De plus, je n'aurais manqué ces réjouissances pour rien au monde. N'y a-t-il pas quelque jeune freluquet avec qui je pourrais terminer la soirée ? ajouta-t-elle en détaillant l'assemblée avec insistance. Un blondin me plairait bien ; je me sens d'humeur polissonne aujourd'hui.

— Sois plus discrète ! la suppliai-je en jetant un regard embarrassé autour de moi. Ton arrivée n'est déjà pas passée inaperçue.

Agrandissant son sourire enjôleur, serti de dents pareilles à des touches de piano, Augustine haussa les épaules avec sa désinvolture coutumière. Cette facette de sa personnalité, ainsi que sa frivolité, avait le don de m'incommoder, mais je l'adorais comme une sœur.

— À ce propos, as-tu remarqué ma dernière fantaisie ? me demanda-t-elle en désignant son décolleté plongeant. Je porte un corset droit devant, comme l'a nommé Inès Gaches-Sarraute. C'est le nouvel accessoire à la mode que toutes les femmes s'arracheront bientôt. Et que tous les hommes rêveront d'arracher...

— Baisse d'un ton, insistai-je, de plus en plus mal à l'aise. Dois-je te rappeler que tu es mariée ?

— La belle affaire ! Si j'avais dû attendre après mon avocat de mari pour prendre du bon temps, je serais morte d'ennui depuis des lustres. D'ailleurs, tu devrais en faire autant, car le mariage ne te sied pas. Regarde-toi : tu es pâle et toute crispée. Cesse de te comporter en victime et amuse-toi !

— J'aime Honoré et je tiens à rester honnête avec lui, répliquai-je, un tantinet piquée au vif.

— Sache que mon tempérament volage n'est pas un secret pour mon époux adoré, d'autant plus que les relations qu'il entretient avec certaines de ses clientes ne sont pas exclusivement professionnelles, si tu vois ce que je veux dire...

— Je vois toujours ce que tu veux dire, et je suis sincèrement désolée.

— Tu n'as pas à l'être. Nous avons conclu un accord tacite et sommes heureux ainsi. Sois plus légère, ma chérie, sinon tu le regretteras plus tard, lorsque tu te réveilleras vieille et flétrie.

— Quand bien même je le voudrais, je n'aurais pas autant de succès que toi, tentai-je maladroitement de me dérober.

— Laisse-moi rire ! Quel homme normalement constitué oserait repousser tes avances ? Tu fais partie de ces femmes naturellement belles qui n'ont pas besoin de se farder et qui sont immunisées contre les ravages du temps.

— Ne dis pas de sottises !

— Je suis sérieuse. J’envie la finesse de tes traits, la petitesse de ton nez, tes courbes aux proportions parfaites. Quant à tes yeux, ces lagons émeraude constellés de soleils, je m’y baignerais volontiers nue.

— Tu es bête, bredouillai-je, les pommettes rubescentes. C’est toi qui es magnifique !

— Je suis quelconque sans mes déguisements, contrairement à toi qui n’as besoin d’aucun artifice pour resplendir.

Augustine marqua une pause et prit un air songeur, comme si elle avait été rattrapée par la réalité de ses dires, avant d’ajouter sur le ton de l’humour :

— Regarde mes seins : ils sont si gros que, sans corset pour les rehausser, ils pendraient comme des mamelles de vache.

Je ne pus m’empêcher de pouffer à sa plaisanterie.

— Enfin un sourire, s’écria-t-elle, victorieuse. Maintenant, profite du moment présent sans te soucier de ce que pensent tous ces prétentieux. Après tout, tu es chez toi.

— Je vais essayer. En tout cas, je te remercie de m’avoir réconfortée. Que ferais-je sans toi à mes côtés ?

Sans mot dire, Augustine s’éloigna de moi et se retourna pour me jeter une œillade, puis elle s’insinua dans la foule, ondulant avec l’aisance d’une couleuvre dans les hautes herbes. À la voir si décontractée et insensible aux murmures vipérins qui bruissaient sur son passage, je décidai de prendre mon courage à deux mains et de quitter le coin où je m’étais retranchée depuis le début de la réception.

Au moment où le quatuor à cordes qu’Honoré avait engagé entamait l’opus 51 de Brahms, captant l’espace d’un instant l’attention des gens, je m’avançai au milieu du salon en ayant l’air de rien, aussi discrètement que possible. Par chance, aucun des convives ne sembla remarquer mon manège. Tout occupés à se divertir, étourdis par leurs flagorneries mutuelles, ils se moquaient complètement de l’état d’esprit de la maîtresse des lieux. Je me mis alors à éprouver un grand méaise, sans doute parce qu’une plante eût été moins transparente que moi, mais aussi parce que l’atmosphère m’oppressa subitement, comme si tout virevoltait dans ma tête et que mes sensations étaient décuplées. Le brouhaha ambiant des péroraisons, l’odeur âcre du tabac, les effluves de brandy, ainsi que les rires que je perçus comme des railleries, tous ces éléments commencèrent à m’indisposer. Sentant poindre l’évanouissement, je cherchai Augustine afin de me rapprocher d’elle, mais mes yeux écarquillés ne dénichèrent que mon mari, lequel devisait avec un homme d’un certain âge.

Je me dirigeais vers lui d’un pas pressé lorsque ma sensibilité fut heurtée par le contenu d’une conversation entre deux notables de la ville. L’un se plaignait d’avoir à supporter la présence de pauvres dans les rues de Paris, tandis que l’autre acquiesçait d’un air entendu en les comparant à de la vermine qu’il fallait éradiquer. Au mépris des bienséances que je suis censée observer en tant qu’hôtesse, je leur coupai brusquement la parole tant les propos qu’ils tenaient s’avéraient scandaleux et, de surcroît, inacceptables sous mon toit.

— Comment pouvez-vous exprimer des opinions si abjectes ? protestai-je, oubliant ma gêne et les personnes présentes. Vous parlez d’êtres humains, de femmes et d’enfants, qui n’ont pas choisi de vivre dans de telles conditions. Ce sont les victimes de l’incurie de nos dirigeants et elles doivent chaque jour lutter pour survivre. Messieurs, vos propos sont indignes de votre rang.

— En effet, ma chère petite dame, approuva le premier d’un ton condescendant, à ma grande surprise, certains sont prédestinés à une existence misérable, d’autres à la fortune et à la gloire. Certains ne servent à rien, ils entachent l’image de la République, d’autres sont appelés à la faire rayonner, ajouta-t-il en cherchant l’assentiment de son acolyte, lequel opina aussitôt du chef en ricanant, avant de renchérir :

— Ce sont les lois de la nature qui imposent une sélection. Il me plaît d’ailleurs d’appliquer à notre société les théories darwiniennes sur l’évolution, à l’instar d’Herbert Spencer. Cet éminent sociologue anglais énonce avec lucidité qu’il ne faut pas aider les pauvres, au risque de favoriser la croissance démographique de cette catégorie de personnes indésirables et, surtout, nuisibles.

— Quiconque mérite de vivre avec dignité ! clamai-je avant de m’interrompre, consciente que je me heurtais à des esprits profondément obtus. Vous estimez-vous d’une quelconque utilité ? repris-je avec véhémence, bouillant intérieurement. Je vais vous dire ce que vous êtes : des bourgeois ventripotents qui se comportent en monarques, des philistins que la richesse a rendus idiots et méprisables.

— Il suffit ! tonna le second en se levant, la prunelle mauvaise. Nous ne tolérons pas d'être insultés de cette manière, encore moins de recevoir de sermon de la part d'une femme. Vous n'êtes qu'une jeune impudente écervelée. Si j'étais votre mari ou votre père, je vous rosserais !

Je m'étais attendue à ce genre d'éclat pitoyable et je n'avais ni l'intention de me laisser impressionner ni de perdre mon assurance fraîchement acquise. Aussi m'enflammâi-je, outrée :

— Qu'est-ce à dire ? Qu'une femme vaut moins qu'un homme ? Quelle théorie pernicieuse allez-vous invoquer cette fois-ci ? Eh bien ! je suis impatiente d'entendre vos arguments, s'ils ne se réfèrent bien évidemment pas à ce qui se trouve sous votre pantalon, si tant est que vous ayez quelque chose.

Mouchés, les deux complices s'empourprèrent et demeurèrent cois, mais je n'en avais pas terminé avec eux. Le silence régnait dans la salle, et tous les yeux étaient braqués sur notre drôle de trio, comme s'il se fût agi d'une pièce de théâtre et que nous en fussions arrivés à l'apogée de la tension dramatique.

— Une chose est sûre : si la taille des hauts-de-forme que vous portez est censée refléter la grandeur de votre intelligence, ayez bien à l'esprit que ce sont des contenants vides, conclus-je, caustique.

Assez fière de moi, je les toisai et leur tournai le dos, mais alors que je m'apprêtais à savourer ma victoire sur ces goujats, Honoré se rua vers moi, la mine déconfite, les moustaches frémissantes.

— Que s'est-il passé ? me demanda-t-il, d'une voix à peine audible.

— Ces odieux personnages m'ont insultée et menacée, dis-je en les désignant du doigt.

— Vous devez faire erreur, Madame.

— Doutez-vous de votre épouse, Monsieur ?

— Non, mais pourquoi auraient-ils agi ainsi ? Ce sont nos invités ; des invités de marque qui plus est.

— Maintenant, vous insinuez que je les ai provoqués. C'est un comble ! Et vous les défendez sans même avoir entendu toute l'histoire. Ces hommes sont des malappris, et j'exige que vous les chassiez sur-le-champ.

— Vous me mettez dans une situation délicate ; ce sont tous deux des clients potentiels.

— Ha ! Puisque vous le prenez ainsi, c'est moi qui m'en vais.

Toute tremblante de colère et d'indignation, je le foudroyai du regard et le quittai, traversant le salon d'une démarche vive en ignorant superbement l'assemblée dont les langues se déliaient en messes basses.

Au moment où je franchissais le seuil, une main ferme se posa sur mon épaule. Croyant avoir affaire à Honoré, je fis brusquement volte-face, mais ce n'était qu'Augustine. Je refusai son aide lorsqu'elle se proposa pour m'accompagner, car je ressentais le besoin d'être seule. Elle respecta ma volonté et n'insista pas, malgré la peine visible sur son visage.

Les rues étaient bondées de promeneurs, et la chaleur de ce début d'après-midi exaltait les odeurs nauséabondes qui y flottaient. Énervée, je pressai le pas en direction de Notre-Dame, mue par une soudaine et inhabituelle envie de communier.

Bien que je sois de confession catholique, c'est bien le dernier endroit qui me serait en temps normal venu à l'esprit pour réfléchir à mes problèmes existentiels. Le fait que je veuille me réfugier dans la spiritualité indique clairement que ma vie ne me satisfait plus. C'est un signe qu'il me faut prendre en considération, sans l'ombre d'un doute.

Quand je fus parvenue sur le parvis de la cathédrale, son imposante ossature, presque millénaire, m'hypnotisa. Je contemplai ses lignes majestueuses, comme si je les découvrais pour la première fois, m'imprégnant de son aura si particulière et savourant les fourmillements sur mon crâne. Déjà apaisée, j'en fis lentement le tour et m'attardai sur certains détails de son architecture, tel ce surprenant relief qui représente un vieillard au milieu d'un cortège de chimères. Que scrute avec tant d'acuité ce philosophe – cet alchimiste – coiffé d'un bonnet phrygien ? Et quelle est la signification spagyrique de ces sept cercles, agrémentés d'autres symboles, qui ornent le portail de la Vierge ?

Encore captivée par les secrets contenus dans ces gravures, j'emboîtai le pas à un couple de promeneurs et entrai dans l'édifice par la porte du jugement dernier. Impressionnée par le tympan au centre duquel trône le Christ en gloire, je me signai, plus par réflexe que par réelle conviction, et me laissai happer par la solennité des lieux, par sa magie qui secoua ma foi quelque peu léthargique.

En me rendant ici, j'espérais trouver un endroit propice à la contemplation, mais j'y ai vécu quelque chose de troublant, d'inexprimable.

Alors que je m'interrogeais, assise dans la nef, les paupières closes, il me sembla entendre au loin une voix résonner dans ma tête. Elle prononça une phrase dans une langue inconnue, pareille à une sentence qu'elle répéta plusieurs fois. Bien que son sens me fût inintelligible, elle produisit sur moi un effet salutaire, de telle sorte qu'un bien-être m'envahit en même temps que me traversa un éclair de lucidité. Je me mis à pleurer, non plus de colère ou de tristesse, mais de joie. D'une joie si grande que des rires vinrent se mêler à mes larmes.

Un ange s'est-il adressé à moi dans ce sanctuaire ? Ou bien mes émotions m'ont-elles abusée ? Toujours est-il qu'une évidence m'est apparue. Je ne peux plus vivre dans l'expectative ; je ne veux plus mener une existence contraire à mes attentes et à mes valeurs. Il me faut reprendre les rênes de ma vie, de toute urgence. Je dois m'affirmer, c'est primordial.

Forte de cette révélation, je résolus de rentrer chez moi afin de m'expliquer avec Honoré et faire valoir mes droits en tant qu'être humain. Il faisait presque nuit lorsque je sortis de mon refuge. Mon expérience m'avait à ce point absorbée que je n'avais pas vu les heures s'écouler. Aussitôt, je pensai à mon mari qui devait être mort d'inquiétude.

Je décidai de me hâter, mais une vague appréhension me paralysa après que je me fus avancée de seulement quelques mètres à l'extérieur. Un vent frisquet s'était levé, et ses hululements me firent frissonner, autant de froid que de peur. À la faveur du crépuscule, Notre-Dame avait revêtu ses atours les plus sinistres. La course des nuées, violines au clair de lune, créait des ombres dansantes sur les parois de l'édifice, sarabande démoniaque dans laquelle s'invitaient par intermittence les gargouilles grimaçantes. L'air, pesant, éprouva mes nerfs, si bien que le souvenir des meurtres effroyables s'étant déroulés à Londres moins d'une décennie plus tôt reflua à ma mémoire.

Gagnée par l'angoisse, je me dépêchai dans les ruelles enténébrées de Paris, rasant les murs au plus près. Sur le qui-vive, je forçai l'allure, mesurant au passage les bienfaits de mes pratiques sportives, et courus de plus en plus vite, nonobstant mes fichus jupons que je devais tenir relevés. J'accélérai encore quand une voix d'homme, rauque, m'interpella et que j'entendis le martèlement de ses bottes sur les pavés. Haletante, j'obliquai dans une venelle afin de lui fausser compagnie, mais celle-ci se présenta comme un cul-de-sac. La terreur alors me submergea. Affolée, je cherchai une issue, une porte dérobée, n'importe quoi qui pût me cacher. En vain. Le bruit de ses pas s'amplifia, celui de sa respiration blessa mes oreilles. Les détails sordides des crimes de Jack l'Éventreur s'invitèrent dans mes pensées. Une silhouette se découpa bientôt dans l'angle de l'impasse où je m'étais moi-même acculée.

Je poussai un hurlement d'effroi, lequel mourut dans ma gorge lorsque j'avisai un agent de police à l'air débonnaire. Quel ne fut pas mon soulagement !

Quelle idiote je suis !

Après m'avoir fait remarquer mon imprudence, le brave homme eut la courtoisie de me reconduire jusque chez moi.

À peine eus-je actionné la poignée de la porte d'entrée qu'Honoré l'ouvrit en grand pour me tomber dessus à bras raccourcis. Les plis barrant son front témoignaient des affres dans lesquelles il se noyait.

— Mais où étiez-vous ? tempêta-t-il en postillonnant. Vous avez perdu la raison ! J'étais à deux doigts d'avertir la police ! Vous êtes une irresponsable !

— C'eût été inutile, repartis-je avec flegme, malgré la rudesse de ses propos, elle n'a pas attendu après vous pour venir me secourir.

À ce mensonge, son visage se décomposa, ce dont je me félicitai.

— Que dites-vous là ? Vous est-il arrivé malheur ?

— Peu importe, un charmant agent m'a prise sous son aile et gentiment raccompagnée. De toute évidence, vous aviez des affaires plus urgentes à régler que de vous soucier de mon sort.

— Comment pouvez-vous dire de telles choses ? Je me suis rongé les sangs durant toute votre absence !

— Vous n'auriez pas dû ; je suis majeure et libre de mes actes.

— Non, vous avez agi comme un enfant. Avez-vous conscience des conséquences de votre caprice ? Non seulement j'ai dû me confondre en excuses auprès de nos invités, mais il m'a fallu mentir à mes parents, car ils pensent désormais que nous avons des différends.

— N'est-ce pas le cas ? Vous vous préoccupez davantage du qu'en-dira-t-on que de votre propre épouse.

Honoré soupira en levant les yeux au ciel, comme si j'avais proféré une énormité.

— Qu'allez-vous imaginer ? Je ne comprends pas votre mécontentement.

— Ne faites pas l'innocent, vous êtes un homme intelligent.

— Cessez de tourner autour du pot et parlez franchement, je vous prie.

— Quant à vous, cessez de nier votre couardise ! le blâmai-je, sèchement. Vous m'avez humiliée devant tout le monde en refusant de prendre ma défense. Le pire est que vous continuez à m'accabler sans chercher à connaître la vérité.

— Vous vous êtes immiscée dans une conversation qui ne vous regardait pas, argua-t-il avec une mauvaise foi manifeste.

— Ce qui se passe sous mon toit me regarde, que cela vous plaise ou non ; je n'admets pas que vos invités y tiennent des propos contraires à mes valeurs et qu'ils m'insultent. Ils considèrent les pauvres comme des parasites et méprisent la gent féminine.

— Je vous concède que leur vision des choses et leur comportement sont choquants, mais il est fort probable que je travaille avec eux dans les prochains mois.

— Vous ramenez tout à l'argent et à vos ambitions détestables, encore une fois !

— Sans l'argent que je gagne, vous n'auriez pas un tel train de vie ! me reprocha-t-il, comme si j'étais ingrate.

— Ni le confort ni le luxe ne rendent heureux. Sans eux, le monde se porterait sans doute mieux ! D'ailleurs, je m'en passerais très bien. Voulez-vous que je vous le prouve en donnant mes toilettes, l'argenterie et le mobilier à une œuvre de charité ? Ne me tentez pas !

— L'argent contribue tout de même un peu au bonheur, nuança-t-il.

— En ce cas, expliquez-moi pour quelles raisons je suis malheureuse. Eh bien, je vais vous éclairer, mon cher époux : ma vie est superficielle, vide de sens et d'intérêt. Je ne m'épanouis pas, contrairement à vous qui pouvez assouvir votre passion.

— Je ne suis pas un tortionnaire, je vous laisse agir à votre guise, se défendit-il.

— C'est faux. Je suis dépendante de votre volonté, soumise à votre inconstance et aux aléas de votre emploi du temps. Je suis bridée, ma liberté est conditionnée à la vôtre, et je commence à suffoquer. Honoré, vous me décevez énormément, car vous devenez comme les autres : un individu insensible, égocentrique et égoïste. Sur ce, je vous souhaite une agréable soirée.

Affichant un air marri, il décida lui aussi de mettre fin aux hostilités en ne répondant pas à mes griefs, comme s'il avait soudainement pris conscience de ses erreurs et de ses mensonges.

J'ai fondu en larmes sitôt après l'avoir quitté.

Je me sens un peu honteuse d'avoir joué avec ses émotions ; il a pourtant mérité cette petite vengeance.

J'espère qu'il se sera donné la peine de réfléchir et qu'il aura ravalé sa fierté de mâle.

La fatigue, ainsi qu'une certaine lassitude, a chassé ma colère ; puisse le repos la tenir éloignée de moi à l'avenir.